Document généré le 24 avr. 2024 12:36

Liaison

Victimes d'une fâcheuse comparaison

André Leduc

Numéro 50, janvier 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/43123ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Leduc, A. (1989). Compte rendu de [Victimes d'une fâcheuse comparaison]. *Liaison*, (50), 19–19.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Victimes d'une fâcheuse comparaison

par André Leduc

C'est avec plaisir que j'ai lu le compte rendu de lecture de « poésie d'outre-frontières » d'André Marquis, paru dans le numéro 51 de *Lettres québécoises*. Après tout, la publicité qu'accorde ce dernier à quelques auteurs canadiens-français (hors Québec, dit-on) est une initiative fort louable. Toutefois, mon plaisir s'arrête là.

Ce qu'il y a de plus frappant dans le compte rendu de Marquis est le manque d'ouverture d'esprit, arrosé, comme il se doit, d'une bonne dose de préjugés et de gratuités. Mais on ne peut pas lui en tenir rigueur : après tout, son approche critique, d'une superficialité qui saute aux yeux, ne fait que témoigner de la conscience à fleur de peau de son auteur et on ne peut pas, en vérité, la lui reprocher.

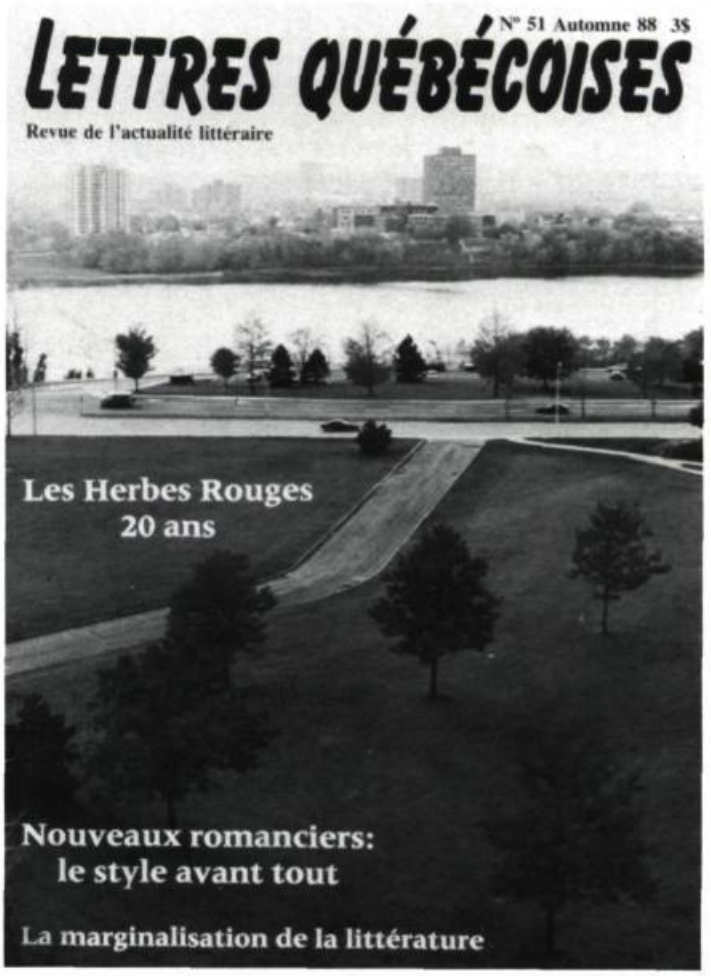
D'abord, Marquis se réfère continuellement aux poètes québécois lorsqu'il jette un coup d'œil furtif en direction de ceux qui ne le sont pas. C'est dire jusqu'à quel point le critique, coincé dans son petit univers, est incapable de voir autre chose que son nombril.

À preuve, lorsqu'il s'agit d'annoncer la création d'une nouvelle maison d'édition en Ontario : *Cette maison ontarienne s'est donné un nom (Le Nordir) qui ressemble étrangement au Noroît*. Il insinue par cela que la maison d'édition cherche à profiter, à l'insu d'acheteurs éventuels un peu égarés, de la réputation fort enviable du Noroît. Il faut le faire!

Au sujet du recueil **Que personne ne bouge**, de Jacques Poirier : *Au fil des pages, on reconnaît les influences marquantes d'Éluard et des poètes de l'Hexagone*. C'est tout à fait gratuit. Marquis n'ose l'appuyer, il le dit, c'est tout.

Mais le bat blesse plus lorsque Marquis écrit : *Certes on ne s'attendra pas ici à faire des découvertes étonnantes, puisque la poésie publiée par ces maisons (hors Québec) repose souvent sur des valeurs poétiques reconnues et ne s'aventure guère sur les sentiers de la modernité*. Tout l'argument sous-entendu de Marquis tient au fait que si vraie poésie il y a, elle ne se trouve pas ailleurs qu'au Québec. L'autre poésie, celle d'ailleurs, se voit victime d'une fâcheuse comparaison.

Réduire son appréciation de la qualité d'une écriture à ses origines géographiques, c'est faire preuve de dédain à l'endroit de l'art en général, de la littérature en particulier. C'est témoigner d'un manque flagrant de culture globale et de bon sens bien « localisé ». Mais c'est avant tout réduire, par des considérations autres qu'esthétiques, toute l'œuvre littéraire francophone d'Amérique, et cela depuis ses débuts, au niveau des politicailleries régionalistes, du cliquetis des maisons d'édition québécoises.

La littérature d'ici a un caractère bien à elle, qui ne se compare pas à ce qui se passe au Québec. Plutôt, elle se rapproche, si comparaison il faut, de la littérature tchèque, pour des raisons évidentes. De plus, comme elle est naissante, et le sera sans doute toujours compte tenu de ses origines et de sa situation politique et démographique, elle témoigne d'une grande vitalité et d'une énergie qui, elles, pourraient se comparer à celles vécues par la littérature québécoise il y a près d'un quart de siècle et qui aujourd'hui se manifestent à nouveau.

Ainsi, l'attitude dont témoigne l'approche critique d'André Marquis à l'égard de la littérature ne peut être considérée autrement que comme bête et, disons-le, pas vicieuse mais bien viciée. Très malheureusement, elle tend à diviser au lieu d'unir, à marginaliser au lieu d'incorporer.